

## Les structures familiales et leur évolution du village à la ville : F. Couchoro, S. Badian, A. Mabanckou

Nelly Marie LECOMTE  
Université de Strasbourg - France  
nlecomte@skynet.be

### Résumé :

Dans un cadre urbain, l'habitat a tendance à se réduire par rapport au village à plusieurs cases dans des quartiers populaires pour les familles restées polygamiques, puis à une seule petite case pour les familles nucléarisées. Le résidu polygamique y subit une dispersion de l'habitat, ce qui oblige les différents foyers d'un même homme à une matrifocalité et uxorilocalité. De même, les tentatives d'imposition du choix du partenaire, selon le prix le plus fort offert au *pater familias*, a tendance à subsister dans les familles polygamiques, mais la jeunesse, fraîchement scolarisée, se révolte. Le rôle de la femme dans l'économie familiale est principalement centré sur l'alimentaire et l'habillement ; de par son analphabétisme elle est souvent réduite à l'économie informelle. La hiérarchie familiale, selon la primogéniture, subsiste, mais des forces contraires au sein même des familles et l'introduction de systèmes occidentaux ont tendance à bouleverser les structures ancestrales.

**Mots-clés :** habitat, alliances matrimoniales, domination et subordination au sein des familles, économie familiale, entraide familiale, éducation des enfants

### Introduction

Afin de mieux nous rendre compte de l'évolution familiale à l'époque moderne, nous avons choisi pour notre corpus trois romans qui ont été publiés à des époques différentes, à savoir l'un dans les années 20 (Félix Couchoro, *L'esclave*), l'autre dans les années 50 (Seydou Badian, *Sous l'orage*) et le dernier, plus récemment, en 2018 (Alain Mabanckou, *Les cigognes sont immortelles*). Ceux-ci devraient nous aider à nous informer sur la lente modernisation des structures familiales en fonction de

Date de réception : 22/10/2022

Date de publication : 01/12/2022

l'urbanisation d'un pays. Différents paramètres sont sujets à analyse, tels que l'habitat des familles, les alliances matrimoniales, les constellations familiales avec les relations de domination et de subordination, les familles comme unités économiques, l'entraide familiale et la remise en question des anciennes structures familiales à travers la notion d'inceste.

### **Habitat**

Couchoro invite le lecteur, dans *L'esclave* (1924), à entrer de plein pied à l'intérieur d'une « maison » de riche propriétaire terrien polygame, celle-ci étant étendue dans l'espace de la concession et située dans le village de Hountigomé. Le lecteur est ainsi invité à y rencontrer dans sa vie quotidienne une famille élargie. Dans cette concession, chacune des épouses possède sa propre case, garnie de quelques meubles, où elles vivent avec leurs enfants. Toutefois, c'est avec astuce que Couchoro (*L'esclave*, 1924) ouvre seulement à la fin de son roman l'espace de ce huis clos virilocal sur le village avec sa mission et son église et ses Blancs avec leurs métiers, leurs noms et leur musique, pour lever le voile sur une occidentalisation qui avance à grands pas. Pendant ce temps se profile dans ladite concession une nouvelle harmonie faisant suite à l'élimination par leurs propres soins de ces protagonistes qui dérangent, afin de ressouder la cohésion sociale.

Chez Mabanckou (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), le village semble comme transposé en ville, plus exactement dans un quartier populaire de Pointe-Noire, qui est un nouveau quartier modeste appelé Voungou, construit à l'ancien emplacement du cimetière Vili, lequel a été vendu par les chefs coutumiers. Michel, le jeune narrateur, y vit avec ses parents, papa Roger, qui n'est pas son père biologique, et maman Pauline, dont la fertilité se réduit à un seul et unique enfant, dans une cabane en bois d'okoumé (*Les cigognes sont immortelles*, 2018 : 13-14), construite grâce à la solidarité familiale par un oncle, frère cadet de la mère, qui est menuisier. Cette cabane comporte deux chambres, une pour les parents et une pour le fils, et un salon où la famille reçoit la visite. Par sa taille réduite, elle ne se prête pas à l'accueil de beaucoup de monde, et encore moins d'une famille élargie. De ce fait, les invités doivent passer la nuit sur une natte au salon, comme au village. Comme mobilier, elle comporte une table bancale, des chaises et une armoire héritée du côté utérin. Cette cabane (*Les cigognes sont immortelles*, 2018 : 15) se trouve sur une parcelle,

achetée par la mère, renvoyant à l'uxorilocalité en même temps que matrifocalité (Barou, 2017), d'autant plus que le père se doit d'entretenir, pour rester fidèle à la traditionnelle polygynie, un « deuxième bureau », totalement séparé du premier, même si sa seconde épouse est au courant. Leur toilette se compose de quatre tôles rassemblées par Tonton Mompéro et se trouve à une distance suffisamment éloignée en face de la cuisine ; celle-ci est située elle-même à l'extérieur, accolée à la case. Elle se compose de trois pierres entre lesquelles la mère fait du feu. Dans les quartiers plus chics, réservés aux membres du Parti Congolais du Travail et aux Blancs et autres « capitalistes africains », les maisons sont en dur. La stratification sociale, désireuse d'éviter toute mixité, se révèle ainsi à travers l'habitat et le « plan » d'urbanisation de la ville, les différents quartiers subissant aussi un traitement différencié des ordures.

### **Alliances matrimoniales et constellation familiale : domination et subordination**

Une alliance matrimoniale, s'intégrant cependant dans une famille déjà constituée, sert d'incipit à Couchoro (*L'esclave*, 1924) qui va déployer magistralement, comme pour ouvrir fenêtre après fenêtre, son histoire. Pour la préparer à cette union contre un prix qui devait être des plus élevés, vu le statut social du futur mari et la virginité et l'âge de la jeune fille (Schwartz, 1975 : 54 et Barou, 2017), son père lui inculque, de concert avec sa mère, les principes d'obéissance et de soumission : « Sois tout obéissance, tout respect, tout amour ! » (*L'esclave*, 1924 : 26) « Tout le monde n'a point la faiblesse d'un père, ni l'affectueuse indulgence d'une mère ... » (*L'esclave*, 1924 : 26). La jeune fiancée subit donc un conditionnement social préalable dans sa famille d'origine pour se montrer digne de la virilocalité (ou patrilocalité), tenant compte aussi du principe de séniorité, en vue de la durabilité de cette union : « ... respecte celles qui t'ont précédée dans le cœur de ton mari : elles ont droit à ce respect, car elles ont l'âge de ta mère et pourraient te dire : “Ma fille” » (*L'esclave*, 1924 : 26), tout ceci en l'inscrivant dans la lignée : « que les âmes de nos pères te servent de guide ! » (*L'esclave*, 1924 : 26) Cependant on peut déjà sentir dans cette bénédiction un amalgame entre le Dieu des chrétiens et les anciennes croyances africaines.

En même temps, les liens ne sont pas coupés entre les deux familles ascendante et descendante, car la première se met à la disposition de la future alliance tout en gardant la porte ouverte pour sa fille en cas de

problème : « Quoi qu'il t'arrive, n'oublie jamais le chemin de cette maison. L'amour filial et l'amour conjugal, voilà deux sentiments qui doivent se soutenir dans ton cœur, que l'un ne lutte pas contre l'autre ! » (*L'esclave*, 1924 : 27) Ensuite ses tantes cognatiques confient la jeune fille, Akoêba, aux tantes de son mari. Elle est donc remise entre les bonnes mains de femmes, lesquelles l'adoptent comme si elle était leur propre fille ; la parenté cognatique est ainsi étendue à la parenté par alliance. Pour leur résilience, les soupirants dès lors éconduits une fois pour toutes se vengeront par des procédés magiques en se servant du nom de la jeune mariée (*L'esclave*, 1924 : 29). Celle-ci doit être restée intacte jusqu'au jour de son mariage. A cet effet, la tante de la jeune épouse surveille, la nuit de noces, le sang sur le drap blanc (*L'esclave*, 1924 :34-35) qui doit prouver sa virginité. Cependant, les parents n'ont pas le droit, peut-être selon la logique de la notion d'inceste, de se trouver à ce moment-là sur le lieu de sa défloration.

Pour sa future intégration, la jeune épouse s'en va saluer ses coépouses et le pseudo-frère du mari, qui est en vérité un esclave, adopté par ses parents et élevé avec ce dernier comme s'il était son frère, ainsi que les enfants et les petits-enfants dans les cases maternelles respectives (*L'esclave*, 1924 : 45). De cette maisonnée font également partie des domestiques et servantes qui vivent avec le mari et ses épouses dans la même concession. Cependant, la famille d'origine continue à lui apporter de la bonne nourriture, par l'intermédiaire de la sœur aînée, afin de lui signifier la préservation du lien, la patrilocalité n'étant donc pas établie une fois pour toutes, et le mari y consent en partageant symboliquement ce repas avec son épouse.

Mais l'intégration est aussi plus vaste et sociale, car son nouveau statut avec le rang qu'il comporte, est scellé en grandes pompes par des fêtes et des danses et des visites officielles rendues avec toute la maisonnée aux proches et voisins, ainsi qu'aux notables, chef de village et chef-féticheur (*L'esclave*, 1924 : 46). Donc, les liens sont renforcés aussi de manière transversale entre les différentes maisons du village par les échanges de nourriture dont font partie aussi des boissons alcoolisées (*L'esclave*, 1924 : 47). Si la nourriture est la base de ces échanges, d'autres cadeaux annexes viennent s'y ajouter : étoffes, bijoux, argent, qui sont apportés aux parents de la mariée, la dot du mari en faisant partie, en récompense entre autres pour l'état intact dans lequel le mari l'a trouvée. Sa virginité, sa jeunesse et sa beauté lui procurent par la suite un ascendant sur la maisonnée, tout comme son pouvoir de procréation. Il s'avère donc que l'engagement en faveur de la continuité de la

lignée, grâce à la fidélité de la jeune femme envers son mari, repose sur des biens matériels. Cette union entre deux familles est renforcée encore par un lien social plus étendu à valeur testimoniale par rapport aux cadeaux apportés par les parentes cognatiques des deux familles, que des proches sont appelés à venir admirer. Par ces échanges de biens matériels, qui remplissent les deux mariés de fierté, des échanges qui sont toutefois réciproques et par lesquels on cherche la bénédiction des « hauts responsables de la communauté », la jeune épouse, fraîchement déflorée, couverte de faste et de beaux habits chatoyants pour être reine d'un jour (*L'esclave*, 1924 : 44), est en effet engagée à respecter ses devoirs et obligations (*L'esclave*, 1924 : 54), et un échec pourrait entraîner une ridiculisation et une désapprobation publiques. Ce déplacement spatial de toute la maisonnée sous forme de cortège multicolore implore son intégration dans toute la communauté villageoise avec sa nouvelle configuration, avant qu'elle ne regagne son train-train habituel. Toutes ces réjouissances doivent lier la jeune épouse à sa nouvelle maison, et l'obligent à faire honneur à ses parents, en même temps qu'elles assurent une redistribution d'une partie des richesses de Komlangan, ce qu'il rend possible par une multiplication de ses unions matrimoniales<sup>1</sup>. C'est ensuite qu'Akoêba doit faire des efforts pour gagner l'appréciation et la sympathie de son mari et de ses coépouses par son dévouement et son travail.

Mais la fête continue encore, et la jeune épouse n'est pas à l'abri de la jalousie de ses coépouses médisantes, s'unissant avec Dansi, la femme de l'esclave Mawoulawoê, pendant qu'elles préparent leur coiffure. Dans ce contexte potentiellement hostile, la maîtresse de maison, mère de Kodjo, première épouse, donc probablement la plus âgée, donne le ton et prend la petite dernière sous son aile, assurant ainsi des fonctions de mère<sup>2</sup> et d'adjuvante en toute circonstance dans son intégration dans la nouvelle

---

<sup>1</sup> Lévi-Strauss Cl, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1947, 1967. p.52 : « La pluralité des femmes est, à la fois, récompense du pouvoir et son instrument. »

<sup>2</sup> Kouakou K., « au sein des communautés villageoises, tous les hommes et femmes ayant des enfants de même classe d'âge sont considérés comme des parents potentiels ou virtuels, l'enfant peut s'identifier facilement à l'adulte qui est en face de lui, car il représente la loi du père et des pairs de son père. », « 14. Afrique subsaharienne : variations de la structure familiale dans la migration », *Familles et institutions : cultures, identités et imaginaires*, 2009, pp.231-235. <https://www-cairn-info.proxy.bnl.lu/revue-afrique-contemporaine-2008-2-page-61.htm>

constellation familiale, face aux opposantes potentielles que sont les co-épouses, ainsi que l'unique épouse de l'esclave (*L'esclave*, 1924 : 60). Ces tensions sous-jacentes sont précurseurs des drames qui vont se dérouler par la suite. Dans la société traditionnelle, l'alliance matrimoniale favorise ainsi l'intégration sociale et les relations interhumaines et octroie aux protagonistes une place dans la société, les intègre dans une lignée ascendante et descendante.

Alors que chez Couchoro (*L'esclave*, 1924), il ne semble pas y avoir au prime abord de conflit concernant le choix de l'époux, chez Badian (*Sous l'orage*, 1954), dans un contexte urbanisé, c'est le père, exprimant sa pleine autorité sur la famille, qui tente d'imposer son choix à sa fille Kany, sans même demander l'avis de sa mère biologique (*Sous l'orage*, 1954: 33), et son choix est tombé sur un homme plus âgé, Famagan, commerçant polygame, en raison de sa fortune et de tous les cadeaux qu'il a déjà faits à la famille de la fille et des hommages qu'il lui a rendus, comme s'il en faisait déjà partie. Afin de ne pas être seul décisionnaire et pour s'assurer l'appui de ses ascendants, il convoque un conseil de famille entre hommes réunissant ses frères, qui agrémentent leur palabre de moult proverbes pour faire preuve de sagesse (*Sous l'orage*, 1954 : 38-39). Comme dans les familles à l'ancienne, le mariage n'est pas une question d'amour, mais d'obéissance, cette décision paternelle devrait obliger la jeune fille à faire preuve de déférence à l'égard des amis et voisins de son futur mari, qui représentent un vaste contexte social dans lequel elle est censée être intégrée, tout en maintenant des relations à plaisanterie avec les messagers de son futur époux. Mais la jeune fille rebelle veut faire valoir son choix personnel en matière d'amour, car elle est amoureuse du jeune Samou qui lui écrit, à l'occidentale, des lettres d'amour, mais qui est lui-même promis à une cousine qu'il ne connaît même pas et dont il ne sait pas par conséquent si elle va lui plaire (*Sous l'orage*, 1954 : 22). On voit donc que l'école est en train de révolutionner les choses et de mettre en question les vieilles coutumes. La jeune fille, de son côté, veut s'assurer l'alliance de sa mère biologique, laquelle, soucieuse du sort qui est réservé à sa fille, ne voit pas d'autre solution que d'avoir recours aux coutumes, et s'en va consulter un féticheur (*Sous l'orage*, 1954 : 44).

Dans cette constellation familiale traditionnelle, c'est Sibiri, le frère aîné, non scolarisé, qui fait office de porte-parole du père<sup>3</sup> et doit apporter la nouvelle du mariage de Kany à ses frères cadets. Pour la fêter, il leur distribue des noix de kola ; auprès de ses sœurs, il représente l'autorité paternelle. Le positionnement des frères à l'égard de ce mariage arrangé sans le consentement de leur sœur, est mitigé. Les plus jeunes, comme Karamoko, suivent les décisions des aînés, mais Birama, plus proche de sa sœur, montre son désaccord et prend position pour elle. Plus occidentalisé, Birama qualifie cet arrangement entre familles contre le prix de la fiancée de vente aux enchères. Kany, quant à elle, voit bien le traitement inégal auxquelles sont exposées les coépouses, le mauvais traitement qui est infligé à certaines et l'abandon auquel n'échappent souvent pas les plus vieilles, pourtant toutes fêtées le jour de leur mariage.

### **Composition et solidarité familiales**

La nucléarisation de la famille du narrateur Michel, sur un modèle occidental (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), dans un contexte urbain, réduite à un seul enfant que la mère a eu avec un gendarme qui l'a par la suite abandonnée, la mère se retrouvant alors mère célibataire dans une famille monoparentale, du moins pendant un bref laps de temps, cette nucléarisation est due à l'infertilité de la mère. Le père, qui veut toutefois garder un statut coutumier de polygame, a six autres enfants, filles et garçons, avec son autre épouse qui est en fait la première et qui habite plus loin et ne partage pas du tout le foyer où vit Michel. C'est peut-être justement le statut polygamique du mari qui oblige les femmes à une certaine indépendance financière, car la mère de Michel tient elle-même à subvenir à ses propres besoins. La famille nombreuse de papa Roger Kimangou est ainsi scindée entre deux maisons éloignées qui ne communiquent pas entre elles et se trouvent dans des quartiers différents. Ce ne sont que le père adoptif ou beau-père de Michel, et le fils adopté, et fils unique de Pauline Kengué, qui naviguent entre les deux « bureaux ». Papa Roger va souvent retrouver en cachette son autre épouse, certaine-

---

<sup>3</sup> La Ferrara E., « Filiation et résidence déterminent des comportements obligés entre les membres d'un même groupe familial, la fréquence du principe de séniorité qui légitime l'autorité des aînés sur les cadets et en instaurant une hiérarchie fondée sur l'âge. » « Une perspective historique de la famille et des liens de parenté dans le développement », *Afrique contemporaine* 2008/2 (n°226), pp.61-84, <https://www-cairn-info.kbr.idm.oclc.org/familles-et-institutions-cultures-identites--9782749210490-page-231.htm>

ment plus âgée et donc moins jolie, et maman Pauline est bien au courant qu'il découche des fois. Cette autre épouse, maman Martine, au quartier Joli-Soir, est une deuxième mère pour Michel, tout comme ses six enfants l'ont adopté comme leur vrai frère, mais, malgré sa fertilité et malgré la nucléarisation de la famille du narrateur, réduite à trois membres et à deux générations, cette autre famille recule dans le texte à l'arrière-plan, et l'auteur en parle très peu, peut-être à cause de la focalisation de l'histoire sur l'enfant Michel.

Un chien famélique Mboua Mabé, acheté au marché (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), fait aussi partie de la famille comme unique animal domestique, mais il vit à l'extérieur de la case et il est plutôt mal nourri avec les restes de la cuisine. Dans le roman *Sous l'orage* (1954), on note également des animaux apprivoisés au sein de la famille, tels un mouton ou un singe ; ce dernier pouvant prendre ses libertés jusqu'à énerver le père Benfa en lui volant son bonnet. Depuis lors, celui-ci lui donne des coups de babouches et lui lance des injures. Samou, de son côté, possède un petit chat. Au village le vieux Djuigui est protégé par un gros lézard de presque un mètre de long. Ces animaux, déclarés intouchables au village, mais négligés en ville, ne sont pas sans rappeler, du moins pour certains, l'intégrité réservée aux animaux totémiques.

Malgré la dispersion géographique des différents membres de la famille, chassés d'une part par les structures ancestrales de l'exogamie à cause du grand-père, chef de village et grand polygame, et d'autre part par la modernisation, voire l'occidentalisation du pays (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), sous l'influence d'abord du colonisateur français, ensuite sous l'influence russe et chinoise, donc communiste, les liens du sang, liens tribaux, survivent en dépit de la distanciation géographique, car, au moment de l'assassinat de Marien Ngouabi, président, qui signe un coup d'État militaire, plusieurs frères de maman Pauline se retrouvent dans sa cabane, d'abord pour fêter les retrouvailles autour d'un repas traditionnel, ensuite pour se mettre à l'abri dans ce quartier populaire, car les troubles politiques menacent aussi leur intégrité physique. D'une manière conviviale, ils viennent se remplir la panse avec des repas traditionnels, après avoir déjeuné à l'hôtel de repas de luxe, à l'occidentale. Malgré ladite dispersion géographique de la famille élargie, la solidarité familiale vient au secours des différents membres de la famille au moment des troubles politiques ; ceux-ci se cachent entre autres derrière la différence de leurs patronymes, les



enfants d'un même père ne portant pas le même nom de famille. Les troubles politiques font finalement en sorte que la famille ascendante se ressoude. Si les policiers avec lesquels on peut avoir des accrocs sont de la même ethnie, les choses peuvent toutefois s'arranger (*Les cigognes sont immortelles*, 2018 : 19). La solidarité familiale, par le simple lien du sang, donne en effet influence et pouvoir. Mais c'est aussi ce tribalisme, ces liens du sang, qui poussent Pauline à porter le deuil, défiant toute prudence, pour son frère assassiné, en se rasant le crâne, et à s'en prendre, pour venger la mort de son frère, à une femme « nordiste », Antoinette Ebaka, qui lui doit de surcroît de l'argent ; celle-ci va lui servir de bouc-émissaire dans son impuissance à s'en prendre aux vrais meurtriers. En dépit de tout, pour avoir la vie sauve, les différents membres de la famille issus de grand-père Massengo qui avait plus de neuf épouses, doivent renier leur parenté avec le capitaine assassiné, comme quoi les troubles politiques peuvent faire en sorte que les liens du sang puissent se révéler mortifères.

### **Éducation des enfants**

Maman Pauline (*Les cigognes sont immortelles*, 2018) n'est pas très éduquée; restée analphabète, elle n'a pas été à l'école. Traditionnellement, les jeux et les luttes organisés, lorsque la flûte retentit, dans la rue entre les enfants, tiennent lieu d'entraînement physique et doivent préparer les jeunes à leur future vie d'adultes (*Sous l'orange*, 1954). Mais ces jeux et ces luttes sont de plus en plus dédaignés par ceux qui fréquentent l'école des Blancs. Il est vrai que dans la concession de ses parents, Kany possède sa propre case et a collé plein d'affiches sur ses murs ; elle possède aussi une collection de timbres-poste, alors que sa mère biologique Téné est aussi analphabète que maman Pauline. L'occidentalisation de la société (*Les cigognes sont immortelles*, 2018) a fait en sorte que les différents membres d'une même famille bénéficient d'une éducation inégale. En plus du principe de l'exogamie, c'est l'exercice de leur métier, suite à une scolarisation plus ou moins poussée, ayant par conséquent amené une diversification de leurs statuts sociaux, qui a fait s'éloigner aux quatre coins du pays les différents frères de maman Pauline : tonton René a une concession de voitures à Pointe-Noire, tonton Albert a été embauché par la Société Nationale d'Électricité, Mindondo a fait des études en URSS, tonton Mompéro est menuisier, tonton Jean-Pierre Kinana est conseiller du ministre de l'Économie rurale, malgré les séquelles qu'il a gardées de son accident de

Date de réception : 22/10/2022

Date de publication : 01/12/2022

voiture,... Petit à petit se dessine dans la tête du jeune narrateur l'arbre généalogique de la famille. Ce sont les « capitalistes africains » de la famille qui débarquent dans le quartier populaire.

Car, dans *Les cigognes sont immortelles* (2018), l'éducation du fils unique, Michel, est double. Il bénéficie à la fois du système scolaire importé d'Occident et d'une éducation traditionnelle sur le tas qui a lieu à la fois sous le manguier du jardin et autour de la table au salon, lorsque les frères de la mère, donc les oncles utérins, se mettent à parler politique. C'est à cette même fin que Kany est envoyée (*Sous l'orage*, 1954), avec son frère Birama au village de l'oncle agnatique le plus âgé, grand chasseur, comme si l'auteur avait voulu revaloriser la culture traditionnelle, et ce confiage d'enfants ne serait pas rare dans les sociétés traditionnelles (La Ferrara, 2008). Les exploits du vieux chasseur font même l'objet de louanges publiques au village lors de veillées nocturnes. Les deux jeunes, séparés, comme tous les hommes et femmes, dans des cases différentes, y font la connaissance de la culture traditionnelle (*Sous l'orage*, 1954 : 102). Les sociétés secrètes y font leur loi dans cet environnement mystérieux, mal connu, et peu sécurisant, surtout la nuit, où on est exposé à toutes sortes de velléités de la part des fauves et autres dans des cases mal protégées. Ces deux jeunes, alphabétisés et scolarisés, font ainsi le lien entre modernité et traditions. Ils apprennent à connaître entre autres les vieilles sagesses et croyances : « Quelqu'un qui ne pense qu'à lui », c'est-à-dire qui se distingue par son égoïsme, est envoyé en ville, parce qu'il n'a rien à chercher au village. La ville est pour les anciens et les villageois un lieu d'égoïsme, alors que le village est le lieu de la solidarité sociale et du partage, entre autres de la nourriture ; c'est aussi le lieu de la sagesse africaine. Le guérisseur, appelé « soigneur », est un de ces hommes à détenir la sagesse, alors qu'il est revenu, après ses études d'infirmier en Europe, de son propre gré au village. C'est par les détenteurs de la sagesse que les jeunes gens doivent passer pour convaincre le père de laisser Kany poursuivre sa route, ses études et son amour. Sans ces gens éduqués à l'occidentale, mais revenus à leur culture d'origine, comme le guérisseur, le lien serait difficile à établir entre les jeunes et les anciens à cause de l'illettrisme de ces derniers, et la communication aurait du mal à passer dans une société en pleine mutation. Pour sauvegarder les liens, la jeune fille a eu l'intelligence de se chercher des médiateurs et de profiter justement des anciennes coutumes pour obtenir gain de cause dans le choix personnel de son futur mari, car le père Benfa devra se soumettre à l'avis et à la décision

de son frère aîné Djigui, à cause de ce sacro-saint principe de séniorité. Alors que Kany avait été envoyée au village pour apprendre à se soumettre aux vieilles traditions, elle retournera celles-ci, dans cette société en pleine évolution, contre la décision du père qui avait au contraire voulu la ramener à la coutume, et le battra avec ses propres armes.

Dans *Les cigognes sont immortelles* (2018), malgré le degré de difficulté de cette scène théâtrale où les oncles utérins se donnent la réplique, cette répartition des rôles permet à l'auteur de survoler les événements politiques dans la bouche de ses personnages. Elle tient aussi lieu de rite initiatique pour le jeune garçon qui assiste au spectacle. Au centre de cet entretien se trouve l'assassinat d'un de leurs frères, le capitaine Luc Kimboula-Nkaya, qui, au moment de visites rendues à Brazzaville, avait logé la famille. Des cadeaux alimentaires venus de la brousse avaient soudé cette entraide familiale en l'honneur de la réciprocité : coqs, bananes, noix de cola, alcool de maïs, pâte d'arachide, manioc, mais aussi des boubous. L'oncle, quant à lui, avait tué un cochon pour bien les recevoir dans sa maison en dur, inachevée par manque de moyens. La tradition orale, relayant la radio, fait ainsi circuler les informations.

En-dehors de sa fonction d'alphabétisation (*Sous l'orage*, 1954), l'école a en effet aussi une fonction d'acculturation, c'est-à-dire de transmission d'une culture étrangère à adopter, en l'occurrence celle de l'ancien colonisateur ; elle transmet le savoir des Blancs, dont la langue et l'hygiène qui pousse désormais les jeunes à refuser de manger avec les mains dans un plat commun. Fadiga, le muezzin, reproche de son côté à l'école de causer l'émancipation des filles, et elle pourrait même contribuer à « arracher les enfants à la production et à les transformer en charges pour leurs familles » (Erny, 1987 : 123). L'école tend de plus en plus à diviser les familles entre alphabétisés et analphabètes qui passent pour des incultes. Elle soustrait par l'instruction les jeunes à l'autorité des anciens et à l'autorité parentale (Erny, 1987 : 25) et déclenche par là une opposition entre les générations.

Même Coumba, la mère de Samou (*Sous l'orage*, 1954), accuse l'école d'être responsable de la dislocation des familles, parce que les filles instruites refusent de se soumettre à l'autorité de leur mari, et, selon elle, ne sont plus capables de remplir leur rôle au sein d'une famille, comme recevoir des invités ou maintenir unie une famille. Depuis la mort de son mari, elle élève seule son fils qu'elle ne soustrait pas pour autant à l'école.

### **Économie familiale et condition féminine**

La famille fonctionne aussi comme « unité de production économique » (Schwartz, 1975 : 57-58), où la femme joue un rôle essentiel, que ce soit en ville ou au village. La mère de Samou, chef de famille monoparentale (*Sous l'orage*, 1954), fait elle-même vivre son ménage grâce à l'économie informelle, en vendant du lait caillé et des couvertures au marché. De même, Téné (*Sous l'orage*, 1954) participe à l'économie de la famille, en filant du coton qu'elle revend au marché, en plus de ses pagnes ; elle en fait aussi elle-même la teinture et tresse les cheveux des femmes. Mais la jeune fille Kany veut devenir institutrice et toucher un salaire, s'intégrer donc dans l'économie formelle, en passant par l'école.

Au village, les échanges et la préciosité des biens sont associés à leur rareté et à l'effort physique qu'il faut déployer pour les acquérir. En l'occurrence la nourriture émane de toutes les femmes réunies d'une maisonnée (*L'esclave*, 1924), coépouses du maître de maison, en plus de l'épouse du jeune « frère », car ce sont elles qui doivent aller puiser l'eau fraîche, que la famille boit avec délice, et elle est d'autant plus précieuse qu'on n'en a pas toujours à disposition pour la même raison. Cependant, les hommes et les enfants mâles de la famille (*L'esclave*, 1924 : 74) participent aux travaux champêtres ; ce sont eux qui cultivent manioc, maïs et ignames, Komlangan, le maître de maison, en tête. Les quatre coépouses vont par la suite procéder à l'écoulement des marchandises dans leurs petits commerces de l'économie informelle : vente de tabac, allumettes, perles, tissus et autres. Dans cette économie familiale qui fonctionne avec des « cellules matricentriques », « le chef de famille polygamique participe à l'ensemble des tâches, mais joue essentiellement un rôle d'orchestration » (Schwartz, 1975 : 57-58). C'est lui qui récompense ses épouses en leur offrant des bijoux ou des pagnes ou autres cadeaux dont elles peuvent disposer à leur guise, si bien qu'avec l'étalage de toutes ces coquetteries elles se font passer pour « les femmes du riche ». Pendant ses loisirs, la famille se prélassa à la rivière, où les bains sont pris en famille, ensemble avec les jeunes filles dont Akoèba est aussi devenue la maîtresse.

Dans un contexte urbain, c'est le mari, papa Roger (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), qui relie sa famille nucléarisée au secteur formel, car il va travailler en uniforme comme réceptionniste à l'hôtel Victory Palace (*Les cigognes sont immortelles*, 2018 : 13). Il bénéficie même d'une ancienneté de vingt ans comme employé salarié dans cette structure importée de

l'Occident qui participe à la modernisation du pays. D'un autre côté, maman Pauline est fière de poursuivre sa propre activité de commerce informel de bananes, auquel elle est acculée à cause de son illettrisme, ce qui l'oppose, on l'a vu, à ses nombreux frères.

Si, en l'occurrence, l'économie familiale se divise en deux catégories, le formel et l'informel, le salaire de papa Roger doit probablement aussi financer sa deuxième famille, mais intervient certainement, malgré tout, de temps en temps, dans le budget de maman Pauline, même si les deux parents du narrateur Michel ont des comptes séparés. D'autres travailleurs réservent le temps de leurs loisirs à la pratique d'activités coutumières, voire rituelles, comme Malonga, qui travaille dans le dépôt du magasin Printania à côté de l'hôtel, et qui s'adonne durant le week-end à la fabrication traditionnelle de fétiches.

Les activités de l'économie informelle, chez Mabanckou (*Les cigognes sont immortelles*, 2018), se trouvent cependant dérangées par les troubles politiques, car maman Pauline doit cesser son commerce pour se mettre à l'abri. Il peut aussi arriver que les acteurs se heurtent dans les échanges monétaires aux liens du sang pour se faire payer et ont des réticences, comme maman Pauline, à réclamer leur dû à des débitrices qui viennent du même village. D'autres fois le même personnage refuse l'argent qu'on veut lui donner pour des bananes qui ont survécu au déraillement du train, ce qui fait que le système économique, notamment informel, est grippé par les relations interhumaines et ne permet guère à la famille de s'enrichir. Ainsi le système du don se mélange aux échanges monétarisés, en contrepartie d'autres services, comme un voyage en première classe.

Voilà comment les deux systèmes économiques, informel et formel, se croisent au sein d'une même famille. Néanmoins, les sources de revenus extrafamiliales distendent les liens traditionnels de parenté et font voler en éclat les anciennes structures familiales. Malgré tout, le lien du sang survit souvent de manière subreptice dans les nouvelles structures socio-économiques et peut se présenter comme une réelle force sociale ; il permet notamment de maintenir en poste, par népotisme, les membres d'une même famille et de les prémunir contre un possible licenciement. La solidarité familiale, au sein de structures sociales modernisées, persiste donc comme survivance de structures ancestrales et tribales, maintenant en vie, même caché, l'ancien tribalisme.

### **Inceste : mort, deuil et héritage**

Les partenaires sexuels qui sont aussi des partenaires de procréation assurant la continuité de la lignée, sont loin d'être libres de leur choix<sup>4</sup>. En vain, le jeune « frère » Akoêba, chez Couchoro (*L'esclave*, 1924), essaie de réprimer son attirance pour la jeune épouse de son faux frère, qui lui est interdite. En somme, il devrait avoir à son égard un comportement d'évitement ou entretenir une relation à plaisanteries, pour contourner les conflits. Alors que Mawoulawoê lutte contre les sentiments qui commencent à le submerger, la jeune femme manifeste un comportement de coquetterie, jusqu'à se donner à lui derrière un buisson au retour du marché. Ces rapports coupables sont à considérer comme un adultère, du fait que le faux frère, en vérité esclave, a enfreint un tabou et déshonoré le mari. Pour Lévi-Strauss, l'inceste est la part de l'animalité en l'homme, par opposition au social, et les deux se livrent bataille (1967/1947 : 14)<sup>5</sup>. L'inceste est finalement une infraction à l'exogamie qui apporte la malédiction sur l'espèce humaine. Mais cette malédiction ne retombe pas sur la progéniture qui en est issue, parce que celle-ci est sacrée, du fait qu'elle continue la lignée<sup>6</sup>. Pour Pierre Erny, de toute façon, l'enfant est davantage l'enfant d'une lignée que celui d'un couple (Erny, 1987 : 104-109), et la « sexualité et la fécondité [étant] sont affaire de groupe plus que d'individu » (Erny, 1987 : 114). En servant de prétexte pour ses absences, la mère d'Akoêba devient involontairement complice de cette union interdite contrevenant à cette alliance pourtant officialisée moyennant le prix de la fiancée. Par la grossesse coupable, la voie de non-retour est entamée, car désormais l'épouse est souillée par « cette indélébile tare : l'inceste » (*L'esclave*, 1924 : 231) qui devient de plus en plus visible (*L'esclave*, 1924 : 112), et les meurtres en série semblent dès lors inéluctables : « fratricide », féminicide et autre : le mari Komlangan,

---

<sup>4</sup> Lévi-Strauss Cl., p.50: « en tout mariage intervient nécessairement le groupe sous une double forme : celle du "rival", qui, par l'intermédiaire du groupe, affirme qu'il possédait un droit d'accès égal à celui du conjoint. » Et c'est là qu'il y a interférence entre le social et le naturel. p. 52 : « la prohibition de l'inceste se borne à affirmer, dans un domaine essentiel à la survie du groupe, la prééminence du social sur le naturel, du collectif sur l'individuel, de l'organisation sur l'arbitraire. »

<sup>5</sup> Lévi-Strauss Cl., op. cit. p.14 : « amorce de la vie sociale par sa dualité même et la notion de l'inceste est l'intervention primaire du social dans le naturel. Il est à l'origine de la constitution sociale. »

<sup>6</sup> Lévi-Strauss Cl., op. cit., p.15: « une mesure de protection visant à mettre l'espèce à l'abri des résultats néfastes des mariages consanguins ».

Dansi, l'épouse de l'esclave (*L'esclave*, 1924 : 124), la voisine qui veut les trahir, tous vont y passer, puis l'esclave, qui n'est même pas un frère classificatoire, s'adonne à des usurpations de titre et de biens, n'étant pas l'héritier légitime, d'autant plus coupable que les castes ne peuvent pas se mélanger en matière conjugale (Barou, 2017) ; c'est un statut qu'il ravit au fils aîné de la première épouse auquel il incombe selon le principe de la primogéniture (Barou, 2017), ce qui laisse supposer une patrilinéarité, d'autant plus que Komlangan, fils unique de son père, avait hérité ses terres et ses palmeraies, alors que Mawoulawoê, l'esclave, n'avait hérité qu'une maigre palmeraie. Désormais le mauvais sort va s'acharner sur les amants coupables, car ces graves trahisons basées sur des penchants égoïstes et asociaux qui font désordre, ne peuvent qu'avoir une issue fatale, et ce ne sera point la justice humaine qui va les punir, mais c'est l'intervention d'une justice divine, surnaturelle, qui va s'en charger et tout faire rentrer dans l'ordre, quitte à soutenir l'injustice sociale : Akoêba sera éliminée par un avortement raté et l'esclave va s'éliminer lui-même par pendaison ; Gabriel, le fils aîné, va rentrer du Congo et, en raison de son rang dans la fratrie, reprendre les choses en main, remettre tout sur les rails et récupérer les biens de son père<sup>7</sup> ; il va se marier avec la jeune Dôvi et aura des enfants, et la lignée continue. Aucun lévirat ne se pointe à l'horizon. Les coépouses devront quitter les terres, seulement la première et la plus âgée sera encore tolérée, à un premier temps, dans la concession du mari défunt, mais devra, sous la surveillance de l'esclave, se contenter de glaner dans les champs. Cette relation incestueuse, comme révolte de la part de l'esclave contre la stratification sociale au sein de la famille, avait menacé les structures sociales qui avaient si bien organisé domination et subordination. L'équilibre social dérangé cause le départ des servantes et la dislocation de la famille, la désorganisation de la vie économique familiale, d'autant plus qu'un deuil de six mois oblige les épouses à s'enfermer dans leur case et leur donne juste le droit de sortir la nuit pour le bain. Une réintégration d'une nouvelle constellation familiale, fondée par l'esclave, aurait de toute façon été

---

<sup>7</sup> Balandier G., p.72 : « les hommes "à prestige" (en raison de leur réussite matérielle et de leur générosité)... doivent leur crédit à leur position lignagère, à leur qualité d'aîné ou d'ancien, à leur capacité magico-religieuse qui conditionne l'entretien d'un état de santé et de fécondité et le maintien de l'ordre. »

impossible, vu que lui-même n'a aucun allié lié par le sang à proximité<sup>8</sup>. Malgré tout, le premier enfant de ce couple maudit est récupéré par les coépouses qui vont lui servir de mères de lait, car « tout enfant a deux mères, dont l'une est génitrice et l'autre nourricière et sociale ... , et qu'au sein des communautés villageoises, tous les hommes et femmes ayant des enfants de même classe d'âge sont considérés comme des parents potentiels ou virtuels. » (Kouakou, 2000) Ils ont contrevenu à la stricte réglementation des échanges matrimoniaux. Tout ceci prouve que Couchoro (*L'esclave*, 1924 : 224) voulait que le lien du sang soit toujours le plus fort : « C'est la force du sang. » Après élimination de ce fourbe d'esclave qui souffrait des inégalités sociales et d'oppression, l'ordre social se rétablit d'autant plus fort avec une expansion de la concession et un agrandissement des bâtiments par de nouvelles constructions en dur et la naissance du premier enfant de Gabriel, ce dernier étant l'héritier en titre : ce sera une petite fille. Le lien du sang légitime ainsi, chez Couchoro, la supériorité des individus sur ses subordonnés, et place la famille au-dessus des choix personnels.

## Conclusion

Dès lors, on note certes une tendance vers une nucléarisation des familles, réduites à deux générations, dans un cadre urbain, qui n'exclut point la monoparentalité avec une femme comme chef de famille finançant elle-même son foyer, alors qu'il y a parfois un homme polygame qui lui rend visite plus ou moins régulièrement. Le rôle de la femme dans l'économie familiale est de toute façon central, même s'il est d'abord axé sur l'alimentaire et le vestimentaire, que ce soit par une activité marchande dans le secteur informel ou le travail physique dans les champs du mari. Une femme que le mari épouse n'est donc pas seulement une reproductrice de la lignée, mais aussi une force de travail. Les dons qu'il fait pour acquérir cette précieuse épouse doit sceller les unions et les faire durer dans le temps. Un couple qui se forme est un engagement devant les deux familles de l'alliance matrimoniale. En ville, le mari semble plus libre de ses mouvements, il circule entre plusieurs « bureaux » ou délaisse son épouse qui n'a plus qu'à se débrouiller seule, concernant entre autres l'éducation de ses enfants. De toute façon, l'école des Blancs gagne en importance, ce qui fait que les

---

<sup>8</sup> Balandier G., op.cit., p.72 : « Hors système se situent les personnes de condition esclave : elles ne s'insèrent dans aucune classe d'âge, sont exclues du domaine des affaires publiques, demeurent en situation de dépendance. »

Date de réception : 22/10/2022

Date de publication : 01/12/2022



jeunes remettent de plus en plus en question les structures et les croyances transmises par tradition. Déjà dans l'ancien temps certains individus, fatigués de l'oppression que leur valaient les anciennes structures sociales, ont bravé les interdits et enfreint l'interdit de l'inceste pour se révolter contre l'*establishment*. Ce joug qui reposait sur les épaules des individus dans les villages est secoué de plus en plus dans un cadre urbain par la scolarisation des enfants qui les fait changer de mentalité, mais expose aussi les jeunes générations à une plus grande précarité, d'autant plus que la solidarité sociale n'est plus autant garantie, comme dans un village traditionnel, du fait de la plus grande dispersion géographique des familles.



## **Bibliographie**

### **Corpus :**

- BADIAN Seydou, *Sous l'orage*, Paris, Présence africaine, 1954, 1963, 1972,
- COUCHORO Félix, *L'esclave*, Lomé, Ed. Akpagnon /ACCT, 1983, 304 p. (1<sup>ère</sup> édition : Paris, Ed. de la Dépêche africaine, 1924)
- MABANCKOU Alain, *Les cigognes sont immortelles*, Paris, Seuil, 2018

### **Ouvrages de référence :**

- BALANDIER Georges, *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1967
- ERNY Pierre, *L'enfant et son milieu en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1987
- HUANNOU Adrien, (1989). « Essai sur l'esclave », in *Research in African Literatures*, Ohio State University, vol. 20, n° 2, Summer, (1989)
- LEVI-STRAUSS Claude, *Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1947, 1967
- SCHWARTZ Alfred, *La vie quotidienne dans un village guéré*, Abidjan, INADES, 1975

### **Sites internet :**

- BAROU Jacques, « Dynamiques de transformation familiale en Afrique subsaharienne et au sein des diasporas présentes en France », *Droit et cultures, Revue internationale interdisciplinaire* 73/2017-1, 2017, <https://journals-openedition-org.kbr.idm.oclc.org/droitcultures/4051>
- KOUASSI Kouakou, « 14. Afrique subsaharienne : variations de la structure familiale dans la migration », *Familles et institutions : cultures, identités et imaginaires*, 2009, <https://www-cairn-info.proxy.bnl.lu/revue-afrique-contemporaine-2008-2-page-61.htm>
- La FERRARA Eliana, « Une perspective historique de la famille et des liens de parenté dans le développement », *Afrique contemporaine* 2008/2 (n°226), <https://www-cairn-info.kbr.idm.oclc.org/familles-et-institutions-cultures-identites--9782749210490-page-231.htm>
- LECOMTE Nelly, « L'œuvre romanesque d'Aminata Sow Fall : La circulation des biens en milieu urbain », *Norsud* 18, décembre 2021 (p.21-50), Université de Misurata, Libye, [https://misuratau.edu.ly/journal/norsud/paperS.php?ed\\_id=297](https://misuratau.edu.ly/journal/norsud/paperS.php?ed_id=297)

- LECOMTE Nelly, « La vie quotidienne, un véritable défi, dans le roman de Pius Ngandu et Angèle Rawiri : pauvreté, nature, magie » (HAL, 15 janvier 2022) <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03527202>



